

ATTENTAT DE STRASBOURG

«Ce n'est pas un trauma, c'est là, planant et sourd»

REPORTAGE

L'inauguration ce vendredi du marché de Noël de la ville alsacienne rappelle le drame du 11 décembre 2018. Des témoins racontent l'attaque qui a laissé dans leur tête des blessures qui hantent leur quotidien.

Par
NOÉMIE ROUSSEAU
Correspondante à Strasbourg
Photos **PASCAL BASTIEN**

R allumer le sapin. Et raviver le souvenir. Le 450^e marché de Noël ouvre ce vendredi soir à Strasbourg, un an après l'attentat. Des habitants, des touristes, abattus en plein centre-ville. Cinq morts et onze blessés. C'était un mardi soir. Le 11 décembre 2018. L'arche «Strasbourg capitale de Noël» sous laquelle s'engouffraient à toute blinde ambulances et fourgons CRS, snipers sur les toits, a été installée à la dernière minute. L'entrée principale pont du Corbeau, celle qui brillait dans le nuage de lacrymo, celle qui s'étalait dans les journaux. Chérif Chekatt a semé la terreur et la mort dans les rues. Là, sous les guirlandes lumineuses et les arbres étoilés. Et ici, au pied des façades savamment décorées, entre les petits chalets, dans les effluves de pain d'épices et de vin chaud. Elles sont revenues, les décors et les cabanes. Un mois déjà que le traditionnel ballet des engins a repris. Ce vendredi soir, on appuie sur l'interrupteur. «On va entrer dans le vif du sujet», prédit Samantha. Elle sort du boulot, travaille aux Galeries Lafayette. Comme des milliers de personnes, elle a été confinée des heures durant cette nuit-là. «Pour l'instant, on pense aux côtés pratiques, la foule, les difficultés pour aller et venir sur la grande île à cause des barrages de sécurité. Les émotions sont encore très retenues. Mais cela va sortir.» Depuis un mois, Anne et Charlotte (1), la petite vingtaine, se tapent la musique de Noël de la fran-

chise commerciale où elles travaillent. Elles saturent. Et puis, il y a le monticule de produits de beauté emballés dans des paquets dorés qui trône au milieu de la boutique. «La couleur des couvertures sur les cadavres devant la vitrine.» Et la lumière bleue des deux bornes antivols devant les portes automatiques, «les gyrophares dans la nuit». Elles détournent les yeux. Elles ont reçu leurs bonnets à pompons pour la période. Elles n'ont pas la force de les mettre. Ce mercredi, elles font toutes les deux la fermeture. «Comme l'autre soir.» Et cela les prend d'un coup. Une «crispation», un «stress», de la «nervosité».

«PERSONNE NE CAUSE»

La journée, il suffit d'une manif, ou d'un bruit, et elles sont «aux aguets», regardent autour d'elles : se cacher, s'enfuir, se replier ? Elles basculent. Elles y sont, à nouveau. Le 11 décembre. Les cris dehors. Charlotte sort, pense à une banale bagarre. Et puis elle voit «une femme en doudoune sur un corps à terre. Elle hurle à la mort». C'est ce cri. «Un an après, je l'ai toujours dans la tête. C'est horrible.» Son visage se froisse. Charlotte dit que ce matin en venant, comme souvent, elle a «ravalé ses larmes». Elles roulent désormais sur ses joues. «Comment fêter Noël encore ? Pour moi, c'est cinq morts dans une rue. C'est ça, Noël.» Leur famille, leurs amis, «personne ne comprend». Ce n'est pas la douleur qui les empêche de parler, «c'est la connerie des gens». Elles n'en discutent qu'entre elles. Qu'entre «concernés». «Dans la rue, c'est un secret de Polichinelle. Tout le monde sait qui a vu quoi mais personne ne cause.» Elles observent les employés des autres commerces. Ceux qui tiennent, ceux qui craquent. La vigile du supermarché en face, qui a tenté de soigner des blessés à même le bitume, est revenue après six mois d'arrêt. Elles lui trouvent «meilleure mine». A 3 heures du matin, cette nuit-là, les policiers ont libéré Anne et Charlotte, les ont emmenées à la cellule psy. Trois jours plus tard, elles étaient de retour à leur poste. «Pour que la vie reprenne.» Mais la vie a changé. Charlotte, 24 ans, dit : «Je n'ai pas peur que cela se reproduise. Je m'y suis faite, désormais cela ne m'embête plus de savoir que je pourrais mourir demain.» Juste après l'attentat, elles ont eu deux consultations avec la psychologue de la société. Suffisant selon elles. En un an, 1500 personnes se sont rendues à l'espace d'accueil pour les victimes, plus de la moitié pour un suivi psychologique. Cet espace sera maintenu jusqu'au 31 décembre, ensuite les victimes devront se rendre dans les locaux permanents des associations. Certains ont poussé la porte il y a quelques jours seulement. «Le stress post-traumatique se déclenche parfois un an voire deux ans après, explique Faouzia Sahraoui, la directrice de SOS aux habitants, qui pilote le dispositif. On pense pouvoir surmonter, que c'est passager, et puis les symptômes persistent, des images, des pensées, un sentiment de détresse, de l'irritabilité ou de l'hy-



Jeudi matin, place Broglie, un commerçant prépare son chalet avant l'ouverture du marché de Noël, ce vendredi.



Rue des Orfèvres à Strasbourg, jeudi, là où avait commencé l'attentat en décembre 2018.

pervigilance qui empêchent de se concentrer, de travailler.» A la date anniversaire, une équipe mobile de psys sera sur le terrain. Il y aura une cérémonie, une stèle, un arbre. Les familles des victimes ont choisi la place de la République, hors itinéraire du terroriste.

«ESPRIT DE RÉSISTANCE»

Roland Ries, le maire PS, les rencontre régulièrement pour préparer ce moment. «Il faudra être vigilant pour ne pas raviver les plaies non cicatrisées. Je ne suis pas pro, je ne suis pas psy, j'essaie de faire avec mon humanité. L'événement est gravé en moi, j'essaie de le maîtriser mais je le sens, je ne pourrais pas refréner l'émotion.» Il ouvrira le marché de Noël ce vendredi soir, «parce qu'il faut le faire». Il compose avec ses «appréhensions», essaie de «rendre le dispositif étanche» sans pouvoir «mettre la ville sous cloche». Il se souvient de «l'esprit de résistance» de ses administrés qui sont revenus en nombre dans les allées du marché en 2018. Il est marqué aussi par leur inquiétude pendant la traque, de ces gens qui se tournaient vers lui «comme un père». «C'était le plus difficile, ne pas avoir de réponse et quand même devoir rassurer.» Alors, «il faut les préparer, être prêt. Tout peut arriver». Lui était à Paris pendant l'attentat, il est rentré avec

Castaner en avion. Une question l'a hanté: qu'aurait-il fait, lui, au cœur de l'attaque, témoin, blessé? «Je n'aurais pas su. Je ne connais pas les gestes qui sauvent dans les premières minutes avant l'arrivée des secours.» La ville a, dans la foulée, lancé un programme de formation aux premiers secours.

Il a la tête dans le guidon, Alain Fontanel. Le premier adjoint, en charge du marché de Noël, est sur le pont pour la réouverture. Il s'attendait à ce que ses «émotions remontent» le 11. Pas avant. Mais c'est arrivé jeudi matin. A son bureau, le candidat LREM aux municipales parle de l'attentat comme d'un «échec». «Le risque zéro n'existe pas, on a tout fait pour l'éviter et malgré tout, c'est arrivé.» Il était là, au milieu, il décrit le mouvement de foule, et lui qui marche, prévient, alerte le ministère de l'Intérieur. «Sans le savoir, j'étais dans les pas du terroriste.» Il raconte, les corps au sol, les massages cardiaques vains, les cris. Et le sang. Et son «cerveau qui refuse la réalité», il imagine de la «crème glacée fondue».

Soudain, l'élus interrompt son récit. Il fond en larmes, collé à ces minutes, à ces jours froids et sans sommeil qu'il déroule heure par heure. Lui a été confiné à la Stub, un restaurant du secteur. Un client a perdu la vie. Quand il sort enfin, «la

peur et la mort rôdent». Il passera la nuit au commissariat, à «occuper la fonction». A nouveau, il refrène un sanglot. Ses enfants sont avec la baby-sitter, il rentrera pour leur réveil, les emmène à l'école par crainte que «ce soit mal interprété s'ils n'y allaient pas». Il faut «tenir» et «faire». La tension retombe brutalement le lundi, en conseil municipal, pendant la Marseillaise. Il se rend à la cellule psy. «J'avais beaucoup écouté, consolé... J'ai lâché le morceau, évacué.» Comme avec toutes les victimes, le psy a rappelé, pour prendre des nouvelles, Noël approchant... Alain Fontanel a fini de raconter. «Je crois que j'avais mis à distance les choses pour préparer la réouverture.» Il est bouleversé d'être encore tant bouleversé.

Marie(1) n'ira pas au concert au pied du sapin ce soir. Parce qu'elle n'a «jamais aimé ce folklore». La trentenaire se souvient, elle était bouclée dans un petit bar un peu crado d'habités. «On a tout de suite essayé de relativiser. La patronne a dit que les flics étant occupés, on pouvait fumer des clopes à l'intérieur.» En voisine des Savons d'Hélène, où le tireur a blessé gravement plusieurs personnes, Marie a réalisé le lendemain à la vue du sang «sur un bar où tu vas, sur un trottoir où tu passes tous les jours. Quelqu'un a saigné, quelqu'un que tu as forcément déjà croisé. Et

dans cette ville déserte, il n'y avait plus que des journalistes avec des caméras et des militaires».

Le souvenir se «ravive» quand elle se promène dans son quartier. Au pont Saint-Martin, elle regarde toujours les impacts des balles dans le mur, pour se «rappeler combien la vie est fragile... Ce n'est pas un trauma. C'est juste là, planant et sourd». Elle n'exclut pas «un gros retour de bâton», mais pense surtout à comment «survivre à la marée humaine qui déferlera en bas de chez [elle]».

«C'ÉTAIT INSTINCTIF»

L'attentat, «ce n'est pas un sujet» pour Simon et Paul. Les deux étaient confinés, l'un dans un bar à l'extérieur du centre, l'autre dans un amphithéâtre après un festival de courts métrages. «Pour passer le temps, on a fait un karaoké.» Mardi, les deux amis étaient à la réunion de leur collectif d'artistes, personne ne l'a évoqué alors qu'ils préparent des ateliers pour le Noël Off. Ils réalisent soudain, «ça va être encore plus chiant que d'habitude, avec des militaires partout». En effet, les effectifs ont été renforcés. Des policiers en civil circuleront en permanence en plus d'une équipe spécialisée dans la lutte contre les tueries de masse. Le marché se concentrera sur l'ellipse insulaire, 16 ponts sont ouverts contre 19 habituellement. Sur cha-

cun, un barrage avec fouilles renforcées et double file d'attente, avec ou sans sac pour éviter l'effet goulot d'étranglement. Quatre cents caméras de vidéosurveillance dans l'hypercentre, ni tram, ni bus, ni voiture pendant les horaires d'ouverture. Et puis, il y a ceux qui, près d'un an après, ont le sentiment d'en être «ressortis plus forts». Laélien, 28 ans, servait dans un petit resto à quelques mètres de la boutique de Charlotte et Anne. A la panique qui gagne la rue, il comprend vite que quelque chose de grave est en train d'arriver. Il tire les rideaux, demande à la quarantaine de clients de s'asseoir au sol, éteint la lumière. «C'était instinctif», dit-il. Et là, il «gère l'humain», «sans modèle défini». De la femme avec un bébé qui panique, aux fumeurs en manque de nicotine qu'il fait descendre à la cave deux par deux pour s'en griller une, à ceux qui ont faim, soif. «T'es en mode survie, t'as pas le droit à l'erreur.» C'est le soir, en rentrant chez lui que ses «nerfs ont lâché», confie-t-il. Depuis, il y a «des cauchemars qui n'en sont pas. Des flash-back, en fait». Mais, avec le recul, Laélien dit «c'est une épreuve, une expérience qui n'est pas bloquante mais qui est au contraire un moteur. J'ai appris sur moi-même.»

(1) Les prénoms ont été changés